Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 8

Artikel: Dogmatisme et symbolisme
Autor: Lobstein, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379932

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DOGMATISME ET SYMBOLISME

Je voudrais indiquer la direction dans laquelle il me semble qu'évolue actuellement la dogmatique protestante. Cette évolution se dessine avec plus ou moins de netteté et de logique dans toutes les fractions de la théologie moderne, mais elle s'accuse le plus fortement là où tendent à dominer les théories de la connaissance qui s'inspirent du kantisme. Au lieu de m'engager dans un exposé de principes et une discussion théorique, j'essaierai de montrer ce développement en action et de l'illustrer par un exemple tiré du cœur même de la dogmatique chrétienne. La conception de la mort du Christ me servira de paradigme ; ce type particulier fera saisir les caractères généraux de la transformation qui s'accomplit en ce moment sous nos yeux.

I

Rappelons d'abord quelques-unes des interprétations qu'a rencontrées, dans l'histoire des idées chrétiennes, le dogme de la rédemption par la mort du Sauveur.

Dans les communautés issues du judaïsme et formées à l'école de la tradition lévitique, la catégorie qui se présentait naturellement à l'esprit de ceux qui interprétaient religieusement la mort du Christ, était la notion du *sacrifice*. Les rites prescrits par le code sacerdotal furent le cadre

dans lequel s'enchâssa sans effort le tableau de la passion ; la foi puisa dans les institutions mosaïques les types prophétiques de l'œuvre de Golgotha ; le parallélisme divinement établi entre la mort du Christ et les sacrifices de l'ancienne alliance parlait à la conscience judéo-chrétienne un impressif et émouvant langage.

Dans le monde gréco-romain, alors que les religions orientales hâtèrent la dissolution du polythéisme national et amenèrent l'avènement d'un syncrétisme religieux qui régna pendant quelques siècles, les *mystères* devinrent le refuge des âmes fatiguées du monde ou altérées de pardon. Dans ce milieu, le fait de la mort du Christ se colora des lueurs que projetaient les cultes antiques : il apparut aux consciences malades et troublées comme une guérison et une délivrance, une initiation à la vie divine, une participation bénie à la nature impérissable et bienheureuse du Rédempteur.

Dans quelle mesure l'Evangile de l'apôtre Paul a-t-il subi l'influence du judaïsme ou celle de l'hellénisme ? S'est-il formé à l'ombre de la synagogue ou dans le creuset où fermentait la religion des mystères ? La critique historique est en ce moment aux prises avec ce problème qu'elle est loin d'avoir résolu ; mais il paraît dès maintenant vraisemblable que la doctrine paulinienne de la mort du Christ garde l'empreinte de la notion du sacrifice sans qu'il soit possible cependant de contester toute influence hellénique.

A une époque dominée par la croyance à l'existence et à l'action du diable et des démons, il est naturel qu'on ait représenté l'œuvre de Jésus-Christ comme une lutte avec le prince de se monde, le chef du royaume des ténèbres, soit que l'on considérât cette lutte comme un formidable duel, soit qu'on y vît une ruse divine destinée à confondre l'impuissance et la folie de Satan. Telle fut la conception *mythologique* qu'à la suite d'indications éparses dans les écrivains plus anciens, Origène et d'autres Pères de l'Eglise adoptèrent pour expliquer la mort du Sauveur.

L'Eglise médiévale apporta à ces essais d'interprétation

ou d'application religieuse de nouvelles formes et des essais plus appropriés à l'intelligence et à la conscience des fidèles. L'âge de la chevalerie mit en circulation et en crédit la notion de *l'honneur* et il conçut sous cet angle le rapport entre la divinité et sa créature. D'autre part, la discipline ecclésiastique avait créé et développé un ensemble de conceptions essentiellement juridiques, les idées de *satisfaction*, de mérite, de pénalité et de récompense qui façonnèrent la mentalité des églises placées sous l'influence de Rome. C'est dans ces milieux dominés par l'esprit romain ou germanique que prit naissance la célèbre *théorie d'Anselme*, expression fidèle des préoccupations et des intérêts spirituels et religieux du moyen âge.

A côté de ces doctrines écloses dans l'enceinte des écoles, le *mysticisme* représente plus directement la piété vivante et les saintes ferveurs qui souvent s'abritaient dans le sanctuaire des cloîtres. Au lieu de théories laborieusement construites, des élans et des ardeurs, des effusions qui s'expriment dans les ravissements de la contemplation ou le lyrisme des hymnes religieuses : l'image du crucifié, la tête couronnée d'épines, voilà ce que chante saint Bernard ; le Fils de l'homme qui n'a pas où reposer sa tête et qui est venu non pour être servi mais pour servir, voilà l'objet de l'adoration de François d'Assise. Une vue plus immédiate, un sentiment plus intense, impose silence aux réflexions purement théoriques et aux spéculations souvent subtiles et stériles de l'école.

La Réforme n'innova pas sur ce point. Pour interpréter et apprécier la mort du Christ, elle s'empara des formules du passé, donnant la préférence aux notions pauliniennes, empruntant à Anselme quelques-unes de ses conceptions, s'inspirant à la fois de saint Bernard et de Thomas d'Aquin, mais cherchant à établir un lien vivant entre l'œuvre objective du salut et la conscience du croyant, enfin s'efforçant de donner à ces théories souvent disparates le fondement d'une argumentation biblique large et solide.

De nos jours la plupart de ces notions qui correspondent à des époques définitivement évanouies, sont dépourvues de signification et de valeur. Elles ne nous disent plus rien et elles ont perdu toute prise sur l'esprit et la conscience de nos contemporains. Au lieu des théories mythologiques et juridiques, celles-là seules nous paraissent supportables et assimilables, qui sont empreintes d'un caractère moral et religieux en harmonie avec les postulats de notre conscience et de notre cœur. Il semble que la notion qui répond le mieux à ces besoins et à ces préoccupations est la notion de *solidarité*. Cette clef d'or ouvre au chrétien moderne l'intelligenee de l'œuvre rédemptrice et lui explique le sacrifice de Celui qui passa sur la terre en faisant du bien et qui aima les siens jusqu'à la mort.

II

Pourquoi avons-nous rappelé quelques-uns des points de vue sous lesquels l'Eglise chrétienne a envisagé tour à tour la mort de son Seigneur ? Pour montrer dans quel sens le dogmatisme objectif et transcendental que professaient nos pères est destiné à se résoudre dans le symbolisme subjectif et pratique que nous impose une théorie plus juste de la connaissance en matière religieuse.

Je m'explique.

Tous les théologiens dont nous avons rappelé les noms, élaborèrent leurs doctrines avec l'ambition de donner une explication objective du mystère de la Rédemption. Ils entendaient rendre compte du drame surnaturel qui s'est déroulé dans les profondeurs de l'être divin, entre la première et la seconde personne de la Trinité et qui a trouvé sa réalisation historique dans la tragédie du Calvaire. Il s'agit bien d'une réalité positive dont les Pères de l'Eglise et les Réformateurs analysent les éléments et les facteurs. L'explication qu'ils proposent doit être la traduction exacte de ce qui s'est passé entre le ciel et la terre, dans le cœur

du Père céleste et dans celui de son Fils bien-aimé, pour le salut de l'humanité pécheresse et perdue. Or du point de vue du symbolisme critique cette prétention est illusoire et décevante.

Il est impossible que le dogme nous fournisse un renseignement quelconque sur les faits transcendants et divins qui constituent l'œuvre de la Rédemption, ces faits dépassant à jamais les limites imposées à notre connaissance. Le dogme ne saurait être qu'un essai d'explication par lequel la conscience religieuse traduit l'impression qu'a faite sur elle la révélation évangélique. Ce que le dogme peut seul nous indiquer ou nous apprendre, ce n'est pas la nature objective de l'être éternel ou de l'activité divine, c'est l'état d'âme du théologien, sa mentalité, sa vigueur spéculative ou dialectique, sa piété chrétienne.

C'est dire que toutes les théories dogmatiques sont en définitive non des explications scientifiques, mais des représentations symboliques, exprimant le rapport de notre conscience avec le fait de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ. Il y a donc un facteur objectif à la base de notre impression, mais ce fait ne nous importe religieusement que par sa signification et sa valeur. Or cette valeur et cette signification, nous ne pouvons les traduire qu'à l'aide d'un symbole essentiellement subjectif. La mort du Christ n'est pour le fidèle un fait religieux que dans la mesure où elle est conçue, sentie, appliquée par le fidèle : le fait ne vaut que par l'effet, et c'est précisément cet effet que nous traduisons par nos théories, c'est à dire par nos symboles.

Dès lors la variété et la multiplicité de ces théories ne constituent pas une lacune, une erreur ou un défaut, elles sont utiles, elles sont dans l'ordre, elles sont bienfaisantes et heureuses. Elles répondent à des mentalités différentes, à des états d'âme, à des besoins et à des intérêts qui varient d'après les époques, les églises et les individus.

La théorie de la ruse qui a dupé Satan ne rapporte pas un fait objectif et réel, elle nous révèle l'impression que

l'œuvre accomplie par le Christ a produite sur l'âme d'Origène ; c'est une image qui n'a de valeur que par la pensée qu'elle suscite et par le sentiment qu'elle réveille. Ce sentiment, cette pensée, que sont-ils ? La certitude que le bien, la sainteté et l'amour de Dieu l'emportent éternellement sur toutes les puissances du mal. — La doctrine de la satisfaction offerte à l'honneur divin par le supplice de l'Homme Dieu a été élaborée par Anselme avec la prétention de traduire la réalité objective d'une histoire qui, après s'être passée en Dieu au sein de l'éternité, a trouvé son dénouement effectif dans le sacrifice du Calvaire. Ainsi comprise, cette théorie est de la mythologie pure ; conçue comme la création subjective de la piété féodale et médiévale, elle présente un puissant intérêt, parce qu'elle répond à l'idéal religieux qui se forma sous l'inspiration de la chevalerie et sous le gouvernement de l'Eglise romaine.

Ce caractère subjectif et symbolique est commun à toutes les formules imaginées dans la suite pour résoudre le problème posé à la foi chrétienne par le fait de la mort du Christ. L'illusion de tous les penseurs tributaires du dogmatisme traditionnel a été de transformer en réalités objectives et transcendantes les explications et relations subjectives à l'aide desquelles ils rendent compte de la manière dont ils se sentent impressionnés et affectés par la mort de Jésus-Christ. A la lumière d'une théorie plus saine de la connaissance religieuse, la dogmatique moderne remplacera la méthode objective et métaphysique par une méthode conforme aux lois d'une psychologie plus avertie et aux données de l'histoire scrupuleusement étudiée.

III

Des principes que nous venons d'exposer découlent une série de corollaires qui, j'ose l'espérer, contribueront à les expliquer et à les confirmer. Que le caractère relatif et partant transitoire du dogme soit la conséquence nécessaire

de l'interprétation psychologique et historique du dogme, cela est évident et nous ne perdrons pas notre temps à le démontrer. Aussi bien les théologiens les plus conservateurs affirment-ils cette relativité et cette variabilité de la formule dogmatique. Les jours sont passés, où l'on élevait à l'absolu des doctrines nées dans le temps et se modifiant nécessairement pour continuer à vivre dans le temps.

Ce que l'on aura peut-être plus de peine à admettre, c'est la légitimité, j'oserai dire la nécessité psychologique et historique de la multiplicité et de la variété des formes et des formules dogmatiques. Conservons l'exemple autour duquel gravite toute notre discussion, et remontons jusqu'aux premiers temps de l'économie chrétienne.

N'est-il pas incontestable que la mort du Christ a rencontré des explications nombreuses et variées dans les écrits du Nouveau Testament, parfois jusque chez le même auteur? Interprétations juridique, morale, mystique, chacune d'elles se trouve chez l'apôtre Paul avec des variantes et des nuances qu'il est facile de marquer. On résout bien gratuitement la difficulté en relevant les contradictions du grand penseur. Disons plutôt que chacun de ces essais répond soit à un état d'âme du chrétien, soit à une préoccupation de l'apologiste ou du polémiste, soit à l'horizon spirituel des lecteurs auxquels Paul adresse ses épîtres. Le synthèse de ces points de vue s'opère dans la conscience religieuse de l'apôtre. Pour nous, loin de chercher à les réduire à une formule unique au moyen d'une harmonistique souvent forcée et peu sincère, nous y verrons des faces différentes d'une vérité qui a réveillé dans l'âme apostolique des échos multiples en y suscitant des émotions et des pensées d'une richesse infinie.

Ne craignons pas de donner à ces observations une portée plus générale et de les appliquer à la pensée contemporaine. Vous concevez Dieu surtout comme législateur et comme juge, c'est en cette qualité qu'il parle à votre conscience? Emparez-vous avec gratitude des notions paulinien-

nes de victime expiatoire et substitutive dont l'apôtre aime à se servir pour nous faire saisir un mystère que ne pénètre pas le regard des anges. — Est-ce la paternité divine qui a remué votre cœur au point de faire pâlir toute autre image de celui qui est au-dessus de toutes nos pensées et de toutes nos voies ? Recueillez, dans la parabole de l'enfant prodigue, l'expression saisissante et le gage assuré de votre adoption divine et de votre communion avec le Père céleste.

Osons aller encore plus loin et pousser plus avant cette application de la théorie du dogme considéré comme symbole. La notion de la colère divine semble à bien des âmes une idée indigne de Dieu, impliquant une arrière-pensée de passion, de faiblesse ou de cruauté, par conséquent inapplicable au Père céleste que nous a révélé Jésus-Christ. D'autres, par contre, ont de la peine à se passer de cette conception ; elle fait partie de leur représentation du divin, elle est inséparable des attributs de justice ou de sainteté divine ; effacer ce trait de leur image de Dieu, ce serait porter atteinte à ce Dieu même, ce serait affaiblir en eux le sentiment du péché et ravaler la grandeur du juge incorruptible dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Dès lors, leur conception de la mort du Christ leur paraîtrait insuffisante sans la notion corrélative de l'expiation, de l'apaisement du courroux divin, de la satisfaction donnée aux imprescriptibles exigences de la justice et de la sainteté de Dieu. Dans ce cas, gardez-vous bien de déraciner de cet esprit primitif et inculte des notions qui sont peut-être essentielles à sa vie morale ; il serait spirituellement désemparé si on lui enlevait l'idée d'expiation, centre de sa foi à la rédemption et au salut.

Ainsi le grand fait de la mort du Christ est le rayon lumineux qui, passant par le prisme de la conscience chrétienne, se réfracte et se décompose en couleurs multiples, images, comparaisons, symboles qui procèdent tous d'un centre unique, mais se répandent et se dispersent dans une infinité

de directions, suivant l'atmosphère qu'ils traversent ou les yeux qui les perçoivent.

IV

Me trompé-je en pensant que la conception que j'essaie de défendre ne fait que résumer et ramener à une synthèse supérieure les interprétations convergentes du symbolisme, du fidéisme et du pragmatisme ? (1)

Elle présente encore un autre avantage, ou plutôt elle maintient et sauvegarde une autre vérité. Elle nous enseigne l'attitude à prendre vis-à-vis du Nouveau Testament et des différents types doctrinaux qu'il renferme. Reportons-nous à l'exemple qui nous sert de fil conducteur dans toute notre étude.

Quelle doit être, religieusement et théoriquement, notre conduite en présence des explications de la mort de Jésus-Christ contenues dans nos documents bibliques ?

Essayerons-nous d'extraire de cette matière si ample et si riche, un mince résidu, essence simple qu'une distillation rigoureuse laisserait au fond de l'alambic ?

Loin de là : gardons-nous bien de mutiler la vie féconde et intense qui circule dans nos saints livres. Laissons subsister la riche diversité des notions et des images dans lesquelles se traduit la conscience religieuse de l'Eglise primitive. Sans doute nous faisons notre choix et nous nous approprions les paroles qui répondent fidèlement à nos convictions

(1) Peut-être mon éminent collègue de Montauban, M. le professeur E. Doumergue, reconnaîtra-t-il, s'il lui arrive de lire ces pages, que je ne mérite pas les éloges qu'il a bien voulu me décerner dans son journal (*Le Christianisme au XXe siècle*, 22 janvier 1914), parce que, paraît-il, j'avais rompu avec les principes professés par les maîtres de l'école symbolofidéiste, Aug. Sabatier et Eug. Ménégoz. Si je souffre à la pensée de la déception que lui causera cette découverte, je m'en console en me représentant la joie qu'il éprouvera quand il se verra lui-même plus voisin de M. Ménégoz que de celui dans lequel il espérait retrouver un allié et un compagnon d'armes.

intimes. Mais nous sommes loin de rejeter les déclarations qui ne s'accordent pas exactement avec celles auxquelles nous donnons la préférence. Nous savons que les témoignages qui nous semblent moins heureux et moins concluants rencontrent l'adhésion d'un grand nombre de nos frères et expriment leur sincère piété. Nous nous souvenons surtout que les paroles bibliques ne doivent pas être transformées en formules que l'on manierait à l'instar d'articles de loi ou de théorèmes géométriques. Expressions d'une foi vivante, elles n'ont pas la rigidité de ce qui est mort et pétrifié. Elles traduisent une émotion ou une pensée, et ne sauraient servir qu'à ceux en qui elles réveillent une émotion semblable ou une pensée pareille. Rien de plus funeste que le conseil de plier notre intelligence à une conception à laquelle celle-ci serait réfractaire ; rien de plus contraire à la spiritualité de l'Evangile que la tentative de se suggestionner soi-même au point d'opter pour des théories ou des notions qu'en âme et conscience on ne saurait considérer comme absolument vraies, mais que l'on accepterait sur la foi d'une autorité étrangère. Non, il faut que la sincérité soit entière, et qu'en vertu d'un consentement de nous-même à nous-même nous puissions nous assimiler sans réserve les paroles bibliques qui doivent être l'expression naturelle et organique de notre expérience personnelle. Le témoignage biblique peut, il est vrai, provoquer en nous-mêmes des expériences nouvelles ; toujours est-il qu'il faut qu'il y ait, entre l'Ecriture et notre âme, correspondance réelle et sentie et que nous ne prononcions pas un mot qui ne soit l'expression de notre conviction vraie. Alors, mais alors seulement, ce que l'on appelle assez improprement les doctrines bibliques, rempliront leur rôle approprié et répondront à leur destination véritable. Au lieu de peser comme un joug sur la pensée des fidèles, elles seront un appui précieux, un réconfort et un aiguillon, les truchements exacts de tous les phénomènes bénis qui se produisent dans les âmes chrétiennes. Leur variété même correspondra à la variété

des individus qui trouveront sans peine, dans l'inépuisable trésor des expériences religieuses que renferme l'Ecriture sainte, le terme juste et la notation précise de leurs sentiments, de leurs expériences, de leurs luttes, de leurs victoires. Laissons donc, laissons au recueil sacré, la mouvante complexité et l'infinie richesse des témoignages religieux qu'il contient ; et laissons aux chrétiens, simples fidèles ou théologiens de profession, le libre choix des paroles et des pensées, des explications et des directions, des principes et des formules en harmonie avec leurs besoins spirituels et leur foi personnelle et indépendante.

V

Il n'est pas possible que les pages qui précèdent ne soulèvent pas de vives et graves objections. Cette manière d'envisager et de traiter le dogme, cet essai de résoudre la métaphysique en psychologie, ce caractère subjectif de la dogmatique nouvelle, ce symbolisme enfin n'aboutit-il pas nécessairement à la pire des anarchies ? N'ouvre-t-il pas la porte à un irrémédiable scepticisme, puisqu'il paraît porter atteinte à la réalité objective du phénomène religieux et saper par la base toute certitude chrétienne ? N'équivaut-il pas au suicide de la dogmatique condamnée à l'impuissance finale et à l'incapacité foncière de construire un système ?

Tant pis pour les systèmes, s'ils sont condamnés par l'expérience ! Qu'ils s'écroulent, il ne vaut pas la peine de les rebâtir s'il faut les édifier sur une base entamée par l'irrécusable témoignage des faits ! Mais il n'y a pas lieu de s'émouvoir, et le fantôme de la peur qu'une science pusillanime évoque pour nous effrayer et nous faire venir à résipiscence s'évanouira à la lumière de la vérité bien entendue et sincèrement écoutée.

Affirmer le caractère subjectif de la connaissance religieuse et le caractère symbolique du langage religieux, c'est énoncer simplement un fait qu'attestent à la fois la psycholo-

gie et l'histoire. Ce fait ne réduit pas à néant la réalité du rapport religieux, mais il en décrit la forme, qui est précisément celle du symbole. Or qui dit symbole ne dit nullement illusion. Le symbole est bien effectivement l'enveloppe dont se revêt le divin, il est le vase d'argile renfermant un trésor impérissable et sacré. Qu'on relise, dans l'*Esquisse* d'Auguste Sabatier, le chapitre consacré au symbolisme critique (1) ; il faudrait être singulièrement prévenu pour en dégager l'équation du symbolisme et de l'illusionisme. En revendiquant pour chaque croyant le droit de chercher et de choisir, dans l'Ecriture sainte, les symboles dans lesquels il retrouve sa propre pensée, nous ne songeons pas à affirmer que tous les témoignages bibliques se valent. Si les symboles correspondent exactement aux besoins et aux préoccupations de l'individu, il s'ensuit qu'ils n'ont pas une signification universelle et absolue. La foi élémentaire qui a besoin de croire que la mort du Christ a apaisé la colère de Dieu ne saurait être placée sur la même ligne que la confiance filiale qui s'appuie sur la grâce souveraine du Père céleste. En d'autres termes, il importe d'établir une échelle de valeurs entre les symboles religieux. Il existe une hiérarchie dans les différentes explications dogmatiques auxquelles le théologien a recours pour exprimer sa foi. Cette hiérarchie, quel est le principe qui en règlera l'ordonnance ? Quel est le critère de cette échelle des valeurs ? C'est dans ces termes qu'il convient de poser le problème qui traite de l'autorité religieuse, partant de la norme en dogmatique.

Le critérium propre à déterminer la place à assigner aux symboles religieux, c'est-à-dire aux formules dogmatiques, n'est autre que « la valeur morale, dans l'échelle des sentiments, du rapport où ils nous placent avec Dieu » (2). Suivant ce principe régulateur, la notion du salut qu'implique la parabole de l'enfant prodigue est supérieure à celle qui

(1) P. 390 et suiv.
(2) A. Sabatier, *Op. cit.*, p. 396.

est dominée par l'image d'un courroux céleste et par celle du sacrifice sanglant d'une victime expiatoire. Cette affirmation ne contredit nullement ce qui a été dit de la valeur relative des conceptions pauliniennes ou de la théorie d'Anselme. Il y a des mentalités et des consciences qui ne trouvent la paix que dans des pensées qui relèvent de la sphère légale et juridique. Il serait brutal et cruel d'arracher violemment à des esprits encore engagés dans les liens d'une croyance plus grossière, des représentations dont se nourrit leur foi et dont ne saurait se passer leur vie intérieure. Est-ce à dire qu'il faille les laisser sur ce degré inférieur de l'échelle religieuse ? Nullement, notre devoir et notre désir tendront à purifier et à élever la foi de ces frères mineurs pour les faire passer du règne de la crainte servile dans le royaume de la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Il n'est donc rien de plus injuste et de plus faux que de crier à l'effondrement ou à la banqueroute de la foi chrétienne par le nivellement de toutes les conceptions dogmatiques. Quoi de plus fécond au contraire, quoi de plus encourageant et de plus bienfaisant que le travail auquel nous appelle et nous sollicite la compréhension vraie du dogme considéré comme le symbole humain d'une réalité divine ?

Il ne s'agit pas ici d'un travail de critique historique qui serait à la portée du seul théologien de profession. Non, le simple fidèle fait d'instinct le triage entre les notions et les expressions religieuses dont il se sert pour traduire sa foi ; à la rigueur, il se crée le langage approprié à ses besoins ; mais le plus souvent sans doute et le plus volontiers il a recours aux termes que recèle l'inépuisable trésor de la Bible. Dans la mesure où sa piété devient plus ferme, plus pure, plus profonde, il saisit et s'assimile les réalités divines qui alimentent sa foi et les symboles humains qui aident à la rendre et à l'illustrer. Marche ascendante et lumineuse au cours de laquelle le croyant trouve dans l'Evangile la source d'où procède sa vie intérieure, l'idéal qui le stimule et le guide, la force qui l'encourage et le soutient.

Ainsi, au contact de la conscience religieuse de Jésus et au souffle de son esprit, le symbolisme auquel nous pensons que se réduira de plus en plus la dogmatique de l'avenir, sera, non une forme vide et creuse, mais le vêtement souple et riche d'une pensée incessamment nourrie de l'Evangile, force divine qui, à travers toutes les transformations de l'humanité future, prendra peut-être des aspects que nous sommes loin de soupçonner, mais gardera à jamais la jeunesse victorieuse qu'elle doit à sa céleste origine et à l'impérissable vérité de son principe.

PAUL LOBSTEIN.